

L'OFFENSIVE KÈRES

Hervé DARQUES

Auto-édition

21 novembre 2013, Le Havre, World Trade Center...

La pluie battait violemment contre les vitres du World Trade Center du Havre. Le vent de mer apportait le froid en plus de projeter des trombes d'eau sur les passants et les bâtiments de la ville industrielle. Le climat humide qui régnait depuis plusieurs semaines sur la région du deuxième port de France n'arrangeait pas le moral de Patrick Rivière. Ce quadragénaire à l'embonpoint naissant avait perdu ses parents dans un accident de la route quelques semaines auparavant. Les circonstances du drame étaient restées floues, et Patrick n'avait pu réellement faire son deuil. L'enquête de police avait prouvé qu'un autre véhicule avait été impliqué dans le choc, mais il ne fut jamais retrouvé. Le chauffard, l'homme ou la femme responsable de la mort de ses seuls parents, courait toujours. Patrick n'avait jamais eu d'enfant. Il avait été marié quelques années plus tôt, mais sa vie de couple s'était rapidement avérée un enfer. Sa femme, d'une jalousie malade, avait commencé à mettre le nez dans l'alcool. Chaque soir, lorsque Patrick rentrait de son travail, les mêmes questions venaient et revenaient battre ses oreilles : « Où

étais-tu vraiment ? », « Je t'avais dit de m'appeler ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? », etc. Patrick avait rapidement compris que son couple était voué à l'échec, il avait donc pris un avocat afin de pouvoir mettre fin à cette union désastreuse. La séparation n'avait pas été aussi simple que prévu puisqu'il lui avait fallu deux ans avant de pouvoir être officiellement divorcé. Depuis, il n'avait plus eu de contacts avec elle, ni avec les membres de sa belle-famille, d'ailleurs. Son désir d'enfant avait lentement disparu au fur et à mesure qu'il prenait de l'âge et aucune autre femme n'était venue combler le vide qu'avait créé sa rupture. Patrick n'avait plus confiance dans les relations qu'il pourrait avoir avec la gent féminine. Pire, les femmes lui faisaient presque peur. Fils unique d'une vieille famille bourgeoise, il n'avait désormais ni ascendants ni descendants depuis la tragédie d'octobre 2013. C'est en chassant cette pensée lugubre qu'il reposa le cadre photo sur son bureau. Là où quiconque aurait eu une photo de famille avec épouse et enfants, Patrick avait disposé celle des noces d'or de ses parents. Il n'avait pas passé beaucoup de temps avec son père durant son enfance, celui-ci étant très souvent parti en déplacement professionnel de par le monde. Il représentait une entreprise internationale de traitement de l'eau potable et avait parcouru les six continents. Il n'avait pratiquement été élevé que par sa mère, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir aimé ses parents tous deux avec la même force. Les yeux rougis, il regarda à travers la vitre et se laissa de nouveau gagner par la tristesse. Du revers de la main, il s'essuya le nez d'un mouvement machinal. « Quel temps de merde ! » se surprit-il à penser tout haut. Il se leva et observa la vue qu'il avait sur le bassin du commerce. Son reflet s'afficha sur le verre de la vitre et il put constater que ses tempes blanchissaient de plus en plus. Le brun de ses cheveux s'estompait progressivement au-dessus de ses oreilles pour devenir totalement blanc au niveau des courtes pattes qu'il s'était laissé pousser. Il n'avait pas de calvitie naissante, comme

beaucoup d'hommes de son âge, mais s'était rendu compte depuis plusieurs années maintenant qu'il avait perdu un peu d'épaisseur. Malgré la lumière qui se réfléchissait dans la vitre mouillée par la pluie, Patrick put apercevoir son propre regard, sans joie, tristement mélancolique. « Tu fais peine à voir », pensa-t-il. Il détourna les yeux de son triste double et plongea son regard vers le bassin du commerce. Il était à peine 8 heures du matin et le jour ne s'était toujours pas entièrement levé. L'importance des précipitations ainsi que l'épaisseur du ciel gris empêchaient les premières lueurs du matin d'atteindre la ville seinomarine. Au loin, Patrick pouvait apercevoir le « Volcan », cet espace culturel havrais que les gens du coin appelaient fréquemment « le pot de yaourt », toujours en travaux. Il observa de part et d'autre du bassin du commerce le défilé de phares blancs qui encadrait l'étendue d'eau où, l'été, des cours de voile et de sports nautiques étaient dispensés. De ce qu'il pouvait constater, le trafic routier, qui aurait dû être fortement atténué par la présence depuis bientôt une année du tramway, était toujours aussi dense. Il savait que les travaux qui avaient été conduits à l'entrée de sa ville créaient de nombreux embouteillages aux heures de pointe ; c'était d'ailleurs sûrement la raison du retard de la personne qui partageait le bureau avec lui. Il quitta des yeux le cortège de lumières, puis observa les trottoirs : de nombreux passants, parapluie à la main et silhouette penchée contre le vent, arpentaient le quai George V, très certainement en direction de leur travail. Deux ou trois d'entre eux, qui n'avaient pas pris la précaution de se protéger de la pluie, couraient le long des berges. Cette vision eut pour effet de faire sourire Patrick. « Croient-ils réellement qu'ils seront moins mouillés s'ils courent ? », songea-t-il. Il continua d'en suivre un des yeux, légèrement amusé. L'homme avait remonté son blouson sur sa tête et courait d'un air pataud. Il était arrivé devant le Pasino – établissement de jeux et hôtel haut de gamme – et bifurqua aussitôt sur le pont de la Bourse. Patrick

aimait cet ouvrage pour son architecture, cette flèche unique rejointe à son sommet par les huit haubans. Il avait voulu en savoir plus quelques années auparavant et s'était renseigné sur l'origine de cette passerelle pour piétons. Il avait été surpris de découvrir qu'elle ne datait que de 1979 et avait découvert le nom de son architecte : Guillaume Gillet. Cet « artiste », inconnu de beaucoup d'habitants du Havre, était pourtant aussi à l'origine de nombreux projets et monuments tels que l'hôtel Concorde Lafayette ou bien l'Ambassade de France de Varsovie. Il était vrai que le Havre était bien plus connu dans le monde de l'architecture pour deux autres noms bien célèbres : Auguste Perret, qui fut chargé de la reconstruction du centre-ville de la cité ravagée par la Seconde Guerre mondiale et mandaté dès 1945 par le ministère de l'Urbanisme et de la reconstruction, et Oscar Niemeyer, concepteur du fameux « Volcan » et de la maison de la culture du Havre entre 1978 et 1982. Patrick détourna ses pensées de ses recherches historiques pour poser son regard sur le coureur de la passerelle. Il venait d'arriver au milieu de l'édifice, en son point le plus haut. Soudain, ses yeux ne suivirent plus l'homme au blouson sur la tête, mais s'arrêtèrent sur un point fixe : accoudé sur la rambarde du passage piétonnier, un homme semblait regarder dans la direction de Patrick, jumelles à la main. Tout d'abord surpris, Patrick fut vite curieux de savoir pourquoi un touriste regarderait dans cette direction depuis la passerelle. Aucun site ou paysage ne méritait que l'on y prête attention. Plus curieux encore, à peine avait-il découvert l'homme et posé ses deux mains sur la vitre afin de focaliser son regard vers l'observateur anonyme que ce dernier détourna rapidement le regard et pivota de manière à tourner le dos au comptable quadragénaire, comme se serait retourné un enfant pris en flagrant délit d'un quelconque forfait.

— Eh bien, il y en a qui n'ont pas grand-chose à faire par un temps comme celui-ci, lança-t-il dans le vide.

L'attitude étrange de l'homme, ou peut-être la simple coïncidence, n'eut pas l'occasion d'occuper plus longtemps l'esprit de Patrick Rivière : la porte venait de s'ouvrir. Le deuxième comptable du bureau fit son entrée dans la pièce :

— Bonjour, Patrick ! Comment vas-tu ce matin ?

L'homme avança d'un pas franc, le bras tendu en avant, paume de main ouverte. Il saisit vigoureusement la main droite de son collaborateur, qui lui répondit d'un ton las :

— On fait aller, Alex. On fait aller.

Alex Gouvry, homme brun d'un bon mètre quatre-vingts au physique maigrelet, était le cadet de Patrick de cinq ans. Fort de ses quatre années d'expérience passées au sein du World Trade Center, il pensait maîtriser son métier sur le bout des doigts, à tel point qu'il était convaincu de pouvoir en apprendre à son homologue, pourtant plus ancien et plus compétent dans leur domaine, du moins c'était ce qu'en pensait Patrick. Ce dernier avait toujours mis cela sur le compte de la jeunesse et de la volonté de faire carrière rapidement, mais l'attitude de son collègue avait eu tendance à l'agacer de façon croissante jusqu'au jour du drame qui frappa ses parents. Depuis, il relativisait beaucoup les événements ou situations et avait découvert qu'il y avait beaucoup plus grave et important que l'attitude irritante d'un proche collaborateur. Après tout, il savait qu'Alex n'était pas un mauvais garçon et qu'effectivement il avait son avenir professionnel devant lui. « Il a les dents longues ? Eh bien, grand bien lui fasse ! », songeait Patrick ; il n'en avait cure. Tout en serrant la main d'Alex, il se rendit compte qu'il n'éprouvait plus aucun sentiment envers celui qui partageait son bureau : ni haine, ni agacement, ni amitié, ni complicité.

Alex Gouvry, quant à lui, éprouvait un sentiment grandissant de jour en jour à l'égard de Patrick : l'inquiétude. Il savait à quel point Patrick aimait ses parents, à quel point il se sentait seul – abandonné, même – depuis leur décès, mais il

voyait surtout l'homme sombrer peu à peu dans la dépression. Tous les signes avant-coureurs étaient là : l'humeur de Patrick, tout d'abord. Plus les journées passaient, plus le sentiment de tristesse et de vide qui émanait de l'homme se renforçait. Son attitude également : il avait perdu l'intérêt pour beaucoup de choses. Ce fut ce signe qui alerta Alex : Patrick était un fervent amateur de rugby et se passionnait pour tous les types de rencontres de ce sport. Il avait réservé depuis bien longtemps sa place dans les tribunes les plus chères du Stade Océane pour la rencontre entre la France et les îles Tonga qui s'était déroulée le 16 novembre dernier, mais avait bien failli ne pas y assister. C'est sous l'insistance qu'avait eue Alex à le presser de s'y rendre pour se changer les idées que Patrick avait emprunté les navettes gratuites pour rejoindre le stade à la dernière minute. Le lendemain, à son retour au bureau, il n'avait éprouvé aucun besoin de parler du match, attitude qui aurait été impensable deux mois plus tôt. Alex l'avait même taquiné en lui expliquant qu'il devait avoir payé bien cher ses places, puisqu'il l'avait aperçu au moins quatre fois à l'écran sur la chaîne de sport. Patrick avait à peine souri et avait déclaré qu'il avait passé « une bonne soirée ». Alex avait eu envie de le secouer, de lui crier « reprends-toi ! La vie continue ! », mais il n'en avait rien fait. Il avait toujours voulu respecter le deuil de son collègue, mais maintenant, plus d'un mois après l'accident, Alex était convaincu qu'il était trop tard pour le secouer, que ces symptômes annonçaient bel et bien un état dépressif.

Tout en lâchant la main de Patrick, Alex se décida à lancer la conversation, car il comprit rapidement qu'aucune initiative n'émanerait de Patrick :

— Tu as prévu quelque chose ce week-end ?

Le comptable réfléchit plusieurs secondes pour enfin répondre :

— Rien de spécial. Surtout avec ce temps.

Alex Gouvry se sentit de nouveau consterné par l'attitude de Patrick. Il se tourna et se dirigea vers son bureau, parfaitement ordonné comme à l'accoutumée. Il s'assit, puis jeta un rapide coup d'œil sur le bureau de son collègue. Les dossiers semblaient s'entasser plus rapidement qu'ils ne quittaient la pièce, et il se demanda soudain combien de temps Patrick allait encore pouvoir tenir à cette allure. Il alluma son ordinateur et fixa son collègue, qui avait repris sa position devant la fenêtre, le regard de nouveau perdu dans la pluie et la grisaille de cette fin novembre. Ce qu'Alex ne pouvait pas deviner, c'était que Patrick cherchait son mystérieux observateur du regard. Rien n'avait eu d'importance à ces yeux ces jours-ci, mais l'attitude ambiguë de cet anonyme quelques instants auparavant avait piqué sa curiosité. L'arrivée d'Alex dans le bureau avait momentanément chassé l'homme de ses pensées, mais il voulait maintenant savoir s'il était toujours présent. Quelle ne fut pas sa déception de constater que la passerelle était redevenue désespérément vide ! Les allées et venues continuaient sur le quai George V, mais personne n'empruntait ou ne semblait avoir emprunté le passage piétonnier. Patrick quitta tristement la fenêtre et vint s'installer à son bureau, juste en face d'Alex. Aucun mot ne sortit de la bouche des deux hommes pendant les cinq minutes qui suivirent. L'ambiance pesait de plus en plus à Alex. Il sentait le malaise grandir en lui au fur et à mesure des minutes passées dans le silence. Patrick avait repris son travail, mais n'émettait aucun son, n'adressait aucun regard à son partenaire. Pire, il semblait ne pas le voir. Alex se dit que dès aujourd'hui il irait en parler à Monique Tressent, leur responsable hiérarchique. Que Patrick fasse une dépression, certes, mais cela ne devait pas influencer sur son travail à lui ! Il avait essayé d'aider son collègue ; maintenant il allait avoir besoin d'aide, certes, mais par un professionnel, un psy très certainement. Alex, ne pouvait plus rien faire pour lui, et il sentait que son propre travail allait en pâtir s'ils continuaient tous les deux à

travailler dans cette ambiance morose. Il allait tenter une nouvelle fois de briser le silence qui régnait dans la pièce lorsque son téléphone sonna. Il examina rapidement le nom qui s'affichait avant de décrocher : Monique Tressent. « Il fallait justement que je pense à elle ! », se dit-il. Il jeta un coup d'œil à Patrick et constata que celui-ci n'avait pas bougé de sa position : les yeux toujours rivés sur son dossier, il apposait quelques notes dans la marge et n'avait pas relevé la tête. Alex soupira, leva les yeux au ciel, puis décrocha :

— Monique ? Bonjour, que puis-je pour vous ?... Oui.

Le silence qui suivit fut suffisamment long pour que Patrick, intrigué, relève la tête afin de voir la tournure que prenait la conversation. Alex, qui le fixait, tourna machinalement la tête au croisement de leur regard. Il n'avait encore rien dit, s'était contenté d'écouter sa supérieure, mais avait terminé la conversation sur cette phrase :

— J'arrive tout de suite.

Il raccrocha rapidement puis, le regard fuyant, se justifia auprès de Patrick :

— Je... Elle m'attend.

Il indiqua la porte en prononçant ces mots et se hâta de quitter la pièce. Patrick fit un hochement de tête puis, sans mot dire, se reconcentra sur son dossier. Au moment où son collègue quittait la pièce, il fut à nouveau tiré de son travail par la sonnerie de son téléphone. Tout comme l'avait fait Alex, il regarda l'affichage numérique pour connaître le nom de son interlocuteur à venir. Rien. Aucun nom, pas même un « numéro inconnu » n'apparaissait. Patrick hésita : jamais il n'avait reçu un appel n'affichant aucune information. Une seconde plus tard, il décrocha le combiné :

— Patrick Rivière, j'écoute, annonça-t-il d'une voix monocorde.

— *Monsieur Rivière, vous allez devoir m'écouter et me faire confiance. Compris ?*

— Pardon ?

Pour la première fois de la matinée, une émotion s'était fait ressentir dans la voix du comptable orphelin : Patrick semblait choqué. Il interrogea :

— Mais... qui êtes-vous ?

— *Monsieur Rivière, le temps presse, vous m'avez aperçu tout à l'heure sur la passerelle. Vous êtes vêtu d'un complet bleu marine et n'avez pas mis de cravate aujourd'hui.*

Patrick eut soudain le souffle court. L'homme venait de lui donner une information qui lui donna le tournis : il le suivait, et cela très certainement depuis plusieurs jours puisqu'il avait précisé « aujourd'hui » :

— Bon sang ! Mais qui êtes-vous ?

— *Je n'ai pas le temps de vous expliquer, Monsieur Rivière. Au moment où nous parlons, Alex Gouvry est convoqué par votre chef à tous les deux, à la demande de deux hommes qui se font passer pour des militaires. Si vous ne quittez pas l'immeuble immédiatement, vous ne vivrez pas assez vieux pour savoir s'il pleuvra demain ou pas.*

— Qu'est-ce que vous dites ?

— *Je vous dis que vous êtes en danger de mort, nom de Dieu ! Quittez immédiatement votre bureau et empruntez les escaliers. Vous n'avez que quelques minutes pour agir, après il sera trop tard.*

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— *Rien ne vous y oblige, mais ma mission est de vous protéger.*

L'homme fit une courte pause et reprit sur un ton solennel :

— *Il se peut qu'il y ait un lien avec la mort de vos parents. Rejoignez-moi dans le parking souterrain.*

Cette dernière phrase eut l'effet d'un électrochoc.

— Mes parents... murmura Patrick.

— *Décidez-vous, Monsieur Rivière.*

Patrick ne prit même pas la peine de raccrocher son téléphone et se contenta de le poser sur le bureau. Il se leva, toujours abasourdi par ce qu'il venait d'entendre, et enfila sa veste. Il n'entendait plus les vociférations de l'homme qui lui criait dans le combiné de se dépêcher. Il attrapa sa veste sur le dossier de son fauteuil, qu'il enfila rapidement. Il jeta un coup d'œil circulaire à la pièce qu'il s'apprêtait à quitter avec l'étrange sensation qu'il ne la reverrait pas de sitôt. Il ouvrit la porte et s'engagea dans le couloir.